

HISTOIRE DE FAMILLE

À mon grand-père, Renato Volpini, artiste peintre et maître imprimeur.
Merci de m'avoir fait rêver et voyager dans les entrailles du temps !

Ce matin-là, dans la ville de Pesaro, au centre de l'Italie, tout avait pourtant bien commencé pour Renato, fils de Guido, un policier apprécié de tous, et d'Assunta, une femme de fort caractère travaillant sans relâche pour les douze beaux enfants qu'elle avait mis au monde.

Après s'être habillé avec les habits que sa mère venait de lui laver - ce qui n'était pas toujours possible mais était vivement apprécié - Renato se précipita vers la cuisine, espérant y trouver un bout de pain qu'il pourrait tremper dans un bon café au lait. La chose faite, bue et mangée, il se lança dans une discussion avec son frère cadet Antonio qui, lui aussi, prenait son petit-déjeuner caféiné.

- T'as entendu la nouvelle ? Paraît qu'on peut pas aller à la mer aujourd'hui, dit Antonio.

- Et pourquoi pas ? se braqua tout de suite Renato.

- La zone est interdite. Apparemment, ils veulent former de nouvelles recrues aux armes... expliqua tristement son frère.

- Y'en a marre ! Si on peut même plus se baigner le week-end... Ils pourraient les faire la semaine, leurs formations à la noix ! Ou simplement faire sauter l'école ! renchérit Renato d'un ton farceur, montrant tout de même son agacement.

- Haha, ça serait bien, oui ! Mais on fait quoi, du coup, t'as une idée ?

- Hmm et si... si on commençait par réveiller ce ronfleur de Vittorio ? lança Renato.

- Ça, c'est une bonne idée ! Ce fainéant dort trop et ne pense pas assez ! Uallio a ca niscun' è fesso¹ ! ajouta Antonio en napolitain.

Tous deux se mirent à rire et, le jeu les amusant, ils continuèrent à s'envoyer des phrases en dialecte – les deux jeunots les avaient entendues de leur mère napolitaine, une femme comme il y en a peu en ce monde... Les blagues se mirent alors à ricocher : Tu tien' a uallera plisse², stupaliuse abre la finestra e butat' embash³, sta attent' a quel che tien u mezza cosce⁴ !... Ils riaient tant que leurs deux petits frères, Vittorio, sept ans, à peine plus jeune qu'eux, et Romano, deux ans, l'un des plus petits de la bande, arrivèrent dans la cuisine, sans même qu'il ait été besoin d'aller les réveiller...

- Ah vous voilà, bande de dormeurs ! s'exclama Antonio.

- Pas étonnant, avec le boucan que vous faites... maugréa Vittorio.

- Vous tombez à pic ! coupa Renato : on voulait justement connaître le programme du jour.

- Tu nous prends pour Sœur Thérèse ou quoi ? dit Vittorio.

- Non, juste pour Saint François d'Assise ! s'esclaffa Antonio.

Bientôt, comme souvent le matin, le petit appartement du 63 Via Castelfidardo résonna de rires d'enfants. La famille Volpini - La Pegna comme on l'appelait, du nom de jeune fille de leur mère, soulignant ainsi la place que celle-ci occupait dans « la famiglia » dont elle était le véritable cœur, était avant tout composée de bons vivants.

1. Usance pour dire : « Personne n'est bête ici »

2. Insulte grossière pour dire : « Tu n'as pas de courage ! »

3. « Ouvre la fenêtre et jette-toi en bas ! »

4. « Attention à ce que tu as au milieu des cuisses »

Malgré le peu d'argent que Guido, le père, rapportait à la maison, la famille arrivait toujours à s'en sortir. Les carabinieri étaient mal payés, mais être policier dans une petite ville telle que Pesaro où tout le monde se connaissait, et qui plus est en temps de guerre, pouvait se montrer favorable. Ainsi, entre les services rendus ici et là aux habitants et l'argent bravement gagné, leur niveau de vie était digne, même si Dieu sait qu'ils n'auraient pas craché sur quelques billets supplémentaires. Rares étaient ceux qui ne manquaient de rien en ce temps-là.

Quand ils eurent ri jusqu'à en avoir des crampes dans le ventre et des larmes au fond des joues, les quatre frères se lancèrent dans une partie d'un jeu traditionnel ressemblant vaguement à celui du gendarme et du voleur, mais comportant des règles compliquées que seuls des Italiens peuvent connaître et comprendre. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, l'appartement s'était transformé en un véritable circuit. Renato, courant derrière son frère Vittorio pour tenter de l'attraper, s'élança à pieds joints, tel un sportif d'élite... si « bien » qu'il s'encoubla lourdement dans la commode de bois que son frère venait d'éviter de justesse.

- Vous êtes complètement fous ! lança Giulia, la plus grande des sœurs, attirée par ce fracas. Vous allez tout casser !

- C'est quoi ton problème, sœur ? répondit Antonio d'un air moqueur.

- C'est vous, mon problème ! Maman m'a demandé de laver l'appartement, pendant qu'elle allait faire les courses, et si tout n'est pas fini à son retour, je vous l'envoie ! Compris ?

- Sans façon ! dit Antonio en baissant la tête d'un air frustré mais résigné : il comprenait tout à fait la situation et craignait par-dessus tout d'avoir affaire à sa mère.

- Très bien, alors faites-moi le plaisir d'aller jouer ailleurs !

- Elle est pire qu'un Boche... chuchota Renato à l'oreille de Vittorio.

- T'as vu maman ? répondit ce dernier, toujours en murmurant. Giulia est un peu rigide, mais maman rigole pas non plus, elle serait capable de venir à bout d'un régiment....

- Refuge ! Refuge ! coupa le petit Romano, ce qui voulait dire : « Allons au Refuge ».

- Paraît que la famille des Desideri s'installe là-bas ! Leur père a peur des Allemands ; la dernière fois qu'il a été contrôlé, il tremblait tellement, on aurait dit qu'il avait le Parkinson, dit Antonio qui trouvait l'idée du petit assez bonne.

- Le Parkinson ?

- Laisse tomber, va !

Les quatre frères s'en allèrent donc en direction du Refuge, lequel était en réalité une arrière-boutique de mécanicien située dans un sous-sol et assez grande pour abriter une vingtaine de personnes. Comme l'endroit se situait à cinquante mètres à peine, de l'autre côté de la rue, la partie ne fut interrompue que de quelques minutes.

Arrivés à destination, ils ne furent pas déçus du déplacement : là se trouvaient bien une quinzaine d'enfants venus avec leurs familles qui, par mesure de précaution, avaient préféré élire domicile en cet abri pendant quelques jours. Tous déplaçaient matelas, coussins et couvertures afin de s'installer le plus confortablement possible.

Enchantés de voir leurs amis et de trouver un espace propice à une bonne course-poursuite « comme on les aime », les frères

formèrent aussitôt des équipes et se remirent à leur jeu. D'autres enfants se joignirent au groupe et la partie tourna vite au combat homérique : les coussins volaient, les matelas servaient de trampoline pour se propulser vers l'avant, les couvertures étaient devenues des zones franches, seuls endroits où l'on pouvait se mettre à l'abri...

- De vrais petits cascadeurs, commenta une mère du fond de la petite salle sans se départir de son calme, dommage qu'ils aient complètement détruit notre installation...

- C'est sûr qu'ils seraient mieux dehors : au moins, ils ne gêneraient personne, remarqua une autre. Nonna Antonia, toi qui es si bonne avec les enfants, tu ne voudrais pas t'en occuper ?

- Tu me connais, les petits, ça me revigore, répondit aussitôt la grand-mère. Les enfants, venez, on sort prendre l'air ! Vous allez m'expliquer votre jeu, j'en serai l'arbitre.

- La vieille n'est pas observatrice, murmura Renato, elle croit qu'on joue au foot !

- Je ne suis peut-être pas observatrice, mais j'ai encore l'oreille fine ! dit Nonna Antonia, le prenant sur le fait. Allez, zou ! Tout le monde dehors !

- Va falloir refaire les équipes, maugréa Antonio.

- Oh l'excuse ! juste parce que tu es le chasseur !... s'exclama Carlo, le plus jeune de la famille Desideri qui s'était, lui aussi, mis au jeu.

- Vous n'aurez qu'à tirer au sort cette fois, suggéra Nonna Antonia.

- Oui, c'est ça, tirons au sort : on n'a qu'à faire Zig Zag Zoug ! Opina Renato.

- Ouiiiiii !... hurlèrent-ils tous en chœur ; en se précipitant vers la sortie.
- Attention, vous allez vous faire mal ! lança une mère du fond de la salle.

En moins de deux, dans le chaos le plus total, ils se retrouvèrent Piazzale Spalato, en cercle, excités comme des puces et prêts à tirer les équipes au sort.

- Bon, vous connaissez bien tous les règles ? On dit ZIG ZAG ZOUG et on sort les trois seuls qui ont les pieds debout ou couchés.

- Oui, oui, on sait... gros bête ! dit Carlo en riant.

- Je fais juste une pause « achat de bonbons » et je vous rejoins, lança Renato ; mon frère Antonio jouera à ma place.

- T'as intérêt à m'en donner un... répondit aussitôt son cadet.

- C'est d'accord, mais débrouille-toi pour qu'on soit dans la même équipe, lui murmura Renato.

Renato quitta alors le cercle de jeu et en un, deux, trois, quatre, cinq pas, il se retrouva devant la boutique de bonbons ; il se léchait déjà les babines en contemplant la vitrine, tel un petit renard apercevant une proie, car les bonbons d'orgeat, il les adorait. Alors qu'il appuyait sur la poignée de la porte, il ressentit soudain une drôle de sensation comme si quelqu'un le poussait fortement par derrière. Il eut aussi conscience d'un bruit sourd, puis plus rien.

Quand il ouvrit les yeux, il était couché par terre, dans l'entrée du magasin. La première chose qu'il fit fut de regarder ses mains : elles étaient noires, couvertes de suie et légèrement écorchées, ses habits aussi. Il prit une grande inspiration et sentit une odeur forte de parfum sucré, c'était une odeur désagréable, insupportable. Il regarda autour de lui et se rendit alors compte que la boutique était complètement détruite ; il y avait des bonbons colorés partout sur le sol, une caisse enregistreuse par terre, des chaises renversées...

Il décida alors de se lever, tendant fébrilement les bras et poussant comme il pouvait son corps allongé. Il sentit une petite boule sous sa main droite ; intrigué, il la prit au creux de sa paume noire pour l'inspecter : c'était un bonbon d'orgeat, ce fameux bonbon qui a si bon goût et qu'il avait tant désiré. C'est là qu'il comprit, terrifié, ce qui s'était passé. L'angoisse lui monta des orteils jusqu'aux pointes des cheveux. Il tourna brusquement la tête en direction de la place, cette place qu'il venait de quitter, cette place où, à peine quelques secondes plus tôt, il jouait avec ses frères et ses amis – ces amis que l'on se fait si vite quand on est enfant, car tout est simple alors, tout est si simple...

Une fumée noire avait envahi la rue, on ne distinguait presque rien – ou peut-être Renato ne voulait-il tout simplement pas voir quoi que ce soit, peut-être avait-il peur d'avoir compris ; mais il savait « déjà », au fond de lui, oui, il savait... Il se dirigea lentement vers l'épaisse fumée, toussant presque à chaque mètre à cause du carbone irritant dont l'air était imprégné, puis il se figea d'un coup, raidi par l'horreur : La Faucheuse lui était apparue, une image terrible. Là, par terre, était couché son frère Antonio qui le regardait, le corps mort, les tripes à l'air.

La place, qui était encore un terrain de jeu quelques instants plus tôt, s'était transformée en une mare de sang, un vrai cauchemar ! Renato ne comprenait pas. Il se demandait si c'était vraiment la réalité, ou s'il était en train de rêver... Le souffle court, il se dirigea en direction de chez lui, sa maison, le seul endroit où il avait l'impression qu'il pourrait à nouveau respirer.

Au même moment, Assunta, sa mère, qui avait entendu l'explosion, courait en direction de la place, la panique lui tordant le ventre. Lorsqu'elle le croisa, sur le chemin, couvert de suie et de plaies, elle se mit à hurler : « Où sont-ils ? Où sont-ils ? » Renato la regarda sans répondre ; il se sentait glacé, les mots ne lui sortaient pas de la bouche, il suffoquait. Profitant d'un filet d'air, il parvint à bredouiller : « Ils sont sur la place. Ils jouent ». La pauvre mère courut, les larmes lui glissaient déjà le long des joues. Quand elle vit ses fils étendus là, sans vie, elle se jeta sur eux et, les tirant lentement contre elle, les couvrit de baisers, encore et encore, tous les baisers qu'elle aurait voulu leur donner mais qu'elle ne pourrait plus. L'explosion venait d'emporter ses trois petits, ils n'existaient plus.

Un homme en pleurs lui toucha alors l'épaule en lui disant doucement : « Assunta, viens, ne reste pas ici ! » Elle répondit sans même le regarder : « Shtate zitto, Shtate zitto⁵ ! Ils dorment ! » Et elle serrait ses enfants contre elle, de toutes ses forces.

5. «Tais-toi, Tais-toi... »

